

Bulletin météorologique.

Washington, 14 février.—Indica pour la Louisiane et le Mississippi.—Beau temps; vent sud-ouest.

DREYFUS

L'ILE DE RE.

Le rédacteur du «Journal» a une enquête à la Rochelle, à l'île de Ré et à Rochefort afin de savoir s'il était exact, comme l'a écrit un journal au mois de décembre, qu'on eût trouvé des lettres entre la doublure et l'étoffe d'un des vêtements de Dreyfus. Il raconte ce qui suit:

Le 22 février, à huit heures du soir, la redoute No 4 du port de Rochefort, commandée par le lieutenant de vaisseau G..., arriva le petit débarcadère du pénitencier de l'île de Ré pour prendre Dreyfus et le transporter à bord du «Ville-de-San-Nazaire», stationné devant l'île d'Aix. Sur la redoute se trouvait le major Ranson, commissaire du gouvernement, qui, le matin, avait déjà, en cette qualité, l'empêchement du convoi de condamné à destination de Cayenne et Dreyfus n'avait pas fait part d'aucun acte mis à part pour n'être embarqué que seul, la nuit venue et sous une surveillance toute spéciale. M. Ranson était accompagné de quatre gardiens et du chef-médecin, M. Grimm ou Grün, et de M. Chautemps, ministre des colonies, avait préalablement écrit à Paris, des instructions particulières relativement à Dreyfus.

Il faut de prendre... livraison... on ne trouve pas d'autre mot... de la main du directeur du pénitencier, M. Ranson procéda à la reconnaissance de l'identité de Dreyfus.

Le fait significatif: on avait préventivement une substitution personnelle, si bien qu'avant d'être amené, Dreyfus avait une certaine ressemblance entre Dreyfus et un des gardiens de l'île de Ré, on avait pris la précaution d'empêcher les gardiens de l'envoyant à l'autre poste. Il est à présumer que, si le gouvernement n'aurait pas eu déjà la preuve de la fraude d'argent qui pouvait faire évasion du condamné, il n'aurait pas pris une précaution aussi extraordinaire.

Avant de recevoir le prisonnier, quatre gardiens qui allaient à la charge et la responsabilité de sa surveillance pendant la traversée jusqu'à l'arrivée à Cayenne, assistèrent minutieusement le condamné d'une petite valise que Dreyfus emportait avec lui et n'y aperçurent rien de suspect. Puis, ensuivi de la fouille des vêtements qu'il avait sur lui, un des gardiens, tantôt avec la main le long du gilet, sentit comme un rassemblement de papier se produire sous ses doigts. Le gilet fut enlevé, le bord décousu, et on y trouva des papiers dissimulés à l'intérieur, le long de la bordure. Au moment où la question ne fut adressée à Dreyfus, atterré par cette découverte, M. Ranson et M. Piquet, examinèrent les papiers trouvés, ils ont observé, à ce sujet, une discrétion dont on ne peut, à l'heure, comme simple observation, que pendant quelques temps, Dreyfus ne put sortir sans être accompagné de la police secrète, personnellement, l'usage fut de... n'a-t-on dit... de s'inquiéter... mouvements de tout commissaire du gouvernement de la direction de convois de prisonniers embarqués pour la Cayenne et la Nouvelle-Calédonie. L'usage n'en est pas moins fastidieux pour les commissaires obligés de le subir.

La production du pétrole en 1895.

Le «Board of Trade Journal» du mois de septembre publiait une statistique de la production du pétrole dans tous les pays en 1895. En Russie, les puits jaillissants ont donné cette année-là, 1,403,218 tonnes en 1895; ils en avaient produit 1,818,704. Les puits à pompe ont donné 4,825,842 tonnes en 1896 et 4,267,727 en 1895. A Java, la production a été, en 1896, de 1,250,000 cases, d'une valeur de 1,923,611 florins (1 florin vaut 1 shilling 8 deniers). En Roumanie, d'après le rapport du consul d'Angleterre à Galatz, du mois de novembre dernier, la production s'est élevée, en 1894-95 à 80,000 tonnes. Les zones dans lesquelles on trouve le pétrole en Roumanie sont si étendues et si nombreuses que l'on peut dire que cette industrie est à peine à son début.

Aux Etats-Unis, la production a été, en 1895, de 52,983,526 barils (de 42 gallons de Winchester chacun). Depuis 1859, les Etats-Unis ont produit l'énorme quantité de 709,714,403 barils. Au Pérou, les Américains du Nord ont perdu de grands capitaux dans des recherches de pétrole entreprises il y a trente ans. Ces sommes s'élevaient à 4 ou 5 millions de livres sterling. Ils ont creusé des puits de 250 à 600 pieds de profondeur. Une seule Compagnie plus importante a fait quelques affaires; elle a extrait, en six ans, 8 millions de barils.

L'expérience prouve que rien ne détient de fond comme les Scrofolines, comme la Salsaparille d'Ayer.

La Convention Quarantenaire à Mobile--Un Travail du Dr Formento.

Nous n'apprenons rien à nos lecteurs en leur disant qu'il vient de siéger une convention de quarantenaire, à Mobile. Ils le savaient déjà depuis longtemps.

C'était une réunion de spécialistes qui devaient savoir ce qu'ils disaient, puisqu'ils s'occupaient de questions qui concernent leur profession.

Dans cette convention on a agité de graves problèmes, et la Nlle-Orléans a, par l'intermédiaire de ses délégués, tous médecins, tous s'entendant sur la question de la fièvre jaune prouvée quel-comptait, parmi ses docteurs, des gens de premier mérite et d'une valeur incontestable. Nous citerons, entr'autres, le Dr Félix Formento, qui est une autorité en pareille matière.

Il avait un thème à développer: «La question de dépopulation des villes infectées par la fièvre.» Il s'est acquitté de la tâche avec l'habileté et l'expérience que chacun, parmi nous, lui accorde, excepté, peut-être, quelques politiciens.

Le Mobile Register a reproduit, tout au long, son travail. Nous regrettons de ne pouvoir en faire autant; mais, nous pouvons affirmer, que c'est un travail sérieux, au point de vue de la maladie, au point de vue des progrès accomplis dans les procédés employés pour la combattre.

La partie historique est, on ne peut plus intéressante, et l'on peut affirmer que, dans ce travail, il se trouve les meilleurs conseils que l'on puisse suivre, pour prévenir l'invasion de la fièvre jaune et pour empêcher de se propager, de multiplier ses victimes, une fois qu'elle s'est installée dans une ville.

LA DISCUSSION

DU BUDGET DE LA GUERRE.

Un article du Journal des Débats: On ne saurait se plaindre que la discussion du budget de la guerre ait été écourtée, cette fois, nonobstant l'époque tardive à laquelle le débat a pu être entamé: cinq séances tout entières y ont été consacrées, en effet, et, à maintes reprises, le ministre de la guerre a «donné» avec une vigueur qui étonne toujours et avec une habileté qui n'étonne plus, de sa part, depuis longtemps. Seulement, il ne faudrait pas croire que tout ce temps... on même la plus grande partie... ait été employé à l'examen des grandes questions qui intéressent la bonne organisation de l'armée et dont plusieurs attendent toujours la solution: on s'est borné à élever les unes en passant, en ne les considérant, d'ailleurs, qu'au point de vue des personnes; et on a passé les autres sous silence, par exemple, celle, pourtant si urgente, du développement et de l'amélioration de l'outillage, c'est-à-dire des moyens d'instruction de l'armée. En revanche, et comme il était facile de s'y attendre, on s'est passionné pour des sujets d'intérêt fort second au point de vue de la défense nationale, mais d'une importance majeure aux yeux de députés appelés à «se retremper» incessamment dans les ondes mobiles du suffrage universel. Là, comme ailleurs, les amendements «électoraux» se sont donnés libre carrière, et il est fort heureux que le budget de la guerre ne soit pas sorti trop maltraité, cette année, des mains de la commission du budget, car on aurait sans doute fait plus à la mine aux demandes de relèvement de crédits du ministre qu'à celles qui avaient pour objet principal ou même unique de bien disposer certaines catégories de futurs votants: l'augmentation de 100,000 fr. accordée sur le chapitre 44 aux anciens ouvriers des établissements d'artillerie; celle de 300,000 fr. sur le chapitre 54 pour secours aux anciens militaires réformés avec congé No 1; celle de 200,000 fr. au chapitre 54 bis pour d'autres anciens militaires insuffisamment pensionnés, etc. Soyons justes, néanmoins: On aurait pu aller encore plus loin, impunément, dans la voie des subventions, gratifications et primes aux nationaux et aux industries nationales; et c'est ici qu'on apprécie d'avantage la souplesse avec laquelle l'honorable général Billot sait se tirer d'affaire, dans les cas délicats, par de bonnes promesses qu'il a l'intention de tenir, sans nul doute, et qui l'engagent, mais qui, en attendant, n'engagent et surtout ne grevent pas le budget.

N'était-ce pas aussi un amendement électoral, au premier chef, que celui, qui, en réduisant légèrement le chapitre de la solde, de «titre d'indication», avait invité le ministre à renvoyer, par anticipation et après examen, les soldats réputés instruits; on visait à introduire chez nous, soudainement et par la petite porte, le service de deux ans, dont certains, d'ailleurs, n'avaient point hésité à demander l'entrée par la grande, au cours de la discussion générale. Mais sur ce point, le ministre s'est montré d'une fermeté inébranlable et a mis en avant des arguments assez décisifs pour décourager pendant longtemps toute tentative de ce genre. Après ces énergiques déclarations, auxquelles a acquiescé une majorité compacte, il n'est pas probable que le service de deux ans, et, à plus forte raison, celui d'un an, dont on commençait à parler dans ces derniers temps... puissent servir utilement de plat-forme, même accessoire, aux élections prochaines. En tout cas, ceux qui ont soulevé la question de l'armée et de la sécurité du pays ne seront pas en peine de démontrer, avec le ministre, que toute réduction nouvelle de la durée du service désorganiserait nos cadres inférieurs, et transformerait en milice pure et simple une infanterie qui ne pêche déjà pas par excès d'instruction, vu la proportion de soldats d'un an qui servent dans ses rangs.

Il va de soi, que l'exemple, le fameux exemple de l'Allemagne qu'on ne pouvait manquer d'invoquer dans la circonstance, n'était pas pour embarrasser le général Billot. Très délibérément, il a riposté, en substance, à ses antagonistes: «Quand vous présenterez une loi classant les Français dans les catégories suivantes: cavaliers, quatre ans de service; artilleurs, trois ans de service; deux ans, c'est-à-dire, tout comme en Allemagne... nous pourrions étudier la question. Mais alors que devient l'égalité, qui vous est si chère?» On ne pouvait mieux s'y prendre pour fermer la bouche aux novateurs: mais n'est-il pas fâcheux que, après avoir ajouté, très justement, que nos voisins pouvaient se permettre en ce genre des expériences qui sont absolument interdites, eux qui ont «tous leurs

«aussi opposé que possible» aux changements de garnison et qu'il n'en ordonnerait plus que «dans la limite du strict nécessaire».

Il a un moyen bien simple de montrer que sa conversion, toute fraîche, est sérieuse et sincère: c'est de rapporter, sans hésiter, une décision particulièrement malencontreuse qui n'est justifiable par rien, après son discours comme avant, et qui coûtera, au bas mot, quelque 200,000 fr. dont on pourrait certainement faire un emploi plus utile.

Une libéralité de la Ville.

Hier soir, la Commission du Budget de la ville a voté une somme de cinq cents dollars en faveur du Club de la Presse pour permettre à celui-ci de défrayer les dépenses que va lui occasionner la visite dans notre ville de la Ligue Nationale des Clubs de la Presse.

On sait les efforts auxquels se livrent dans le moment toutes nos organisations commerciales, industrielles et financières pour le relèvement de la Nouvelle-Orléans. On n'entend parler partout que de réunions d'hommes d'affaires; et les dames mêmes voulant bien prêter leur précieuse concours à l'initiative d'organisation pour mettre l'épaulé à la roue.

Jamais la ville n'aura dépensé plus judicieusement ses fonds; aussi félicitons-nous la Commission du Budget, présidée par M. C'abornae, de l'humanité et de l'empressement qu'elle a mis à aider le Club de la Presse en la circonstance.

THEATRES.

Théâtre St-Charles.

M. E. S. Willard, le fameux acteur anglais, vient de débiter, hier soir, dans la pièce intitulée «The Middleman», l'Intermédiaire, le Précedé d'une grande réputation qui avait traversé l'Atlantique, il devait avoir un grand succès; il l'a remporté, en effet, et plus complet que nous ne nous y attendions.

M. Willard a de très sérieuses qualités que nous analyserons plus tard; nous nous bornons, pour le moment à constater son succès, bien mérité à tous les points de vue.

Grand Opera House.

Nous sommes en plein carnaval: les spectateurs s'en ressentent un peu, beaucoup même. Ce n'est plus de la comédie proprement dite, ni du vaudeville; c'est de la farce—ce qui n'empêche pas nos salles d'être encombrées de spectateurs. «Gayest Manhattan» avait attiré un monde fou, dimanche soir, et il était bien difficile d'y trouver une place, même debout. Il en sera de même toute la semaine. Le Grand Opera House profite du carnaval. Tant mieux. Nous ne pouvons qu'en profiter nous-mêmes.

Académie de Musique.

«Comted in court» tel est le titre de la pièce, (comédie ou farce, peu importe) dont l'Académie de Musique vient de nous donner la première, avant-hier et que l'on a reproduite hier. On y rit beaucoup, la donnée est drôle et les plaisanteries y abondent, bonnes ou mauvaises, mais toujours amusantes.

Il y a là, surtout, une artiste, Marie Dressler, qui est à voir. Elle connaît les planches à fond, elle sait comment empoigner son public et elle en use et, parfois, en abuse. Nous en dirons autant de son principal partenaire, John Rice.

NOTS DE LA FIN.

Entre journalistes, à la sortie du Palais Bourbon: — En voilà une drôle de manière de légiférer! — Vous voulez dire de «légitiférer»?

Après que la séance avait été levée, un des députés qui se montraient les plus ardents pour qu'on la reprît était M. Toussaint, député de Paris: — Il faut rouvrir la séance, clamaient-ils; il faut la rouvrir! — Mais c'est Toussaint-la-Réouverture! s'écria un collègue.

Gaëtan, qui doit à Dieu et au diable, rentre d'un voyage de quelques jours. — Rien de nouveau? demande-t-il à son concubine. — Pardon, monsieur. — Qu'y a-t-il? — Il n'est pas venu de papier timbré.

Tôpin console un de ses amis, fort malade. — Tenez, moi qui vous parle, j'ai été un jour abandonné par les médecins... — Ils vous jugeaient perdu? — Non, non... ils ne voulaient pas revenir parce que je ne les payais pas!

— Non... D'abord, je vous dirai, Guirec, que j'attends des nouvelles... — Du pays?... — Bien sûr... — Elle ajouta vivement: — De nos amis de Landeven... du père Kergoz, un brave homme!... — Oui, oui... — Et de ma mère... Elle ne pouvait pas dire ce qui l'intéressait surtout, c'était la réponse à la lettre qu'elle avait envoyée au manoir de Kerdaniel.

— Un pauvre garçon qui n'a pas eu de chance, c'est M. Pierre. Il avait un si bel avenir devant lui! reprit Guirec qui continuait à suivre sa payse sur le trottoir, côte à côte, trop heureux d'être auprès d'elle un instant. — Un gamin, arrêté devant un magasin qu'on fermait, très occupé du travail de la devanture qui s'abaissait avec rapidité, aperçut l'ancien pêcheur en conversation avec Suzanne. — Un qui ne s'embête pas, fit-il en gonflant, et qui se rince l'œil avec du nanan! Guirec se mit à rire. — Il devenait Parisien et son apprentissage n'avait pas été long. — Il dit à sa jolie camarade: — Voilà un petit qui vous trouve à son goût, mam'selle Suzanne, comme tout le monde. — Et changeant de sujet: — Ça vous amuse donc, votre

machane, que vous allez quasiment tous les soirs pédaler avec la première?... — Vous savez?... — Oui. — Comment ça?... — Je vais vous dire... Je n'ai rien à faire, le magasin fermé, et je me promène de vos côtés... Oh! voulez-vous que j'aille?... Je ne connais personne... Alors je flâne et il arrive que je vous vois rentrer... rouge, tout en sueur... Et je pense que vous risquez d'attraper du mal, quel que plura... — Ne craignez rien... je suis solide... Guirec continua avec embarras: — Et puis il y a autre chose... — Quoi donc?... — Le soir, sur le tard, on peut faire de mauvaises rencontres... — Nous sommes deux!... — Ce n'est pas tout... Dans ces manèges il paraît qu'on rencontre, des fois, des particuliers qui ne valent pas cher... — Mademoiselle Alexandrine... — Oh! fit Guirec, en voilà une à qui je ne me ferais pas... C'est roué comme une potence!... — Elle est très complaisante... — Euh! pour flatter la patronne!... Mais si vous croyez qu'elle ait de l'amitié pour vous!... — Pourquoi pas?... — Et la jalousie?... — Oh! jalousie de moi?... Elle! — Dame!... — Soyez tranquille, Guirec,

«aussi opposé que possible» aux changements de garnison et qu'il n'en ordonnerait plus que «dans la limite du strict nécessaire».

Il a un moyen bien simple de montrer que sa conversion, toute fraîche, est sérieuse et sincère: c'est de rapporter, sans hésiter, une décision particulièrement malencontreuse qui n'est justifiable par rien, après son discours comme avant, et qui coûtera, au bas mot, quelque 200,000 fr. dont on pourrait certainement faire un emploi plus utile.

Une libéralité de la Ville.

Hier soir, la Commission du Budget de la ville a voté une somme de cinq cents dollars en faveur du Club de la Presse pour permettre à celui-ci de défrayer les dépenses que va lui occasionner la visite dans notre ville de la Ligue Nationale des Clubs de la Presse.

On sait les efforts auxquels se livrent dans le moment toutes nos organisations commerciales, industrielles et financières pour le relèvement de la Nouvelle-Orléans. On n'entend parler partout que de réunions d'hommes d'affaires; et les dames mêmes voulant bien prêter leur précieuse concours à l'initiative d'organisation pour mettre l'épaulé à la roue.

Jamais la ville n'aura dépensé plus judicieusement ses fonds; aussi félicitons-nous la Commission du Budget, présidée par M. C'abornae, de l'humanité et de l'empressement qu'elle a mis à aider le Club de la Presse en la circonstance.

THEATRES.

Théâtre St-Charles.

M. E. S. Willard, le fameux acteur anglais, vient de débiter, hier soir, dans la pièce intitulée «The Middleman», l'Intermédiaire, le Précedé d'une grande réputation qui avait traversé l'Atlantique, il devait avoir un grand succès; il l'a remporté, en effet, et plus complet que nous ne nous y attendions.

M. Willard a de très sérieuses qualités que nous analyserons plus tard; nous nous bornons, pour le moment à constater son succès, bien mérité à tous les points de vue.

Grand Opera House.

Nous sommes en plein carnaval: les spectateurs s'en ressentent un peu, beaucoup même. Ce n'est plus de la comédie proprement dite, ni du vaudeville; c'est de la farce—ce qui n'empêche pas nos salles d'être encombrées de spectateurs. «Gayest Manhattan» avait attiré un monde fou, dimanche soir, et il était bien difficile d'y trouver une place, même debout. Il en sera de même toute la semaine. Le Grand Opera House profite du carnaval. Tant mieux. Nous ne pouvons qu'en profiter nous-mêmes.

Académie de Musique.

«Comted in court» tel est le titre de la pièce, (comédie ou farce, peu importe) dont l'Académie de Musique vient de nous donner la première, avant-hier et que l'on a reproduite hier. On y rit beaucoup, la donnée est drôle et les plaisanteries y abondent, bonnes ou mauvaises, mais toujours amusantes.

Il y a là, surtout, une artiste, Marie Dressler, qui est à voir. Elle connaît les planches à fond, elle sait comment empoigner son public et elle en use et, parfois, en abuse. Nous en dirons autant de son principal partenaire, John Rice.

NOTS DE LA FIN.

Entre journalistes, à la sortie du Palais Bourbon: — En voilà une drôle de manière de légiférer! — Vous voulez dire de «légitiférer»?

Après que la séance avait été levée, un des députés qui se montraient les plus ardents pour qu'on la reprît était M. Toussaint, député de Paris: — Il faut rouvrir la séance, clamaient-ils; il faut la rouvrir! — Mais c'est Toussaint-la-Réouverture! s'écria un collègue.

Gaëtan, qui doit à Dieu et au diable, rentre d'un voyage de quelques jours. — Rien de nouveau? demande-t-il à son concubine. — Pardon, monsieur. — Qu'y a-t-il? — Il n'est pas venu de papier timbré.

Tôpin console un de ses amis, fort malade. — Tenez, moi qui vous parle, j'ai été un jour abandonné par les médecins... — Ils vous jugeaient perdu? — Non, non... ils ne voulaient pas revenir parce que je ne les payais pas!

— Non... D'abord, je vous dirai, Guirec, que j'attends des nouvelles... — Du pays?... — Bien sûr... — Elle ajouta vivement: — De nos amis de Landeven... du père Kergoz, un brave homme!... — Oui, oui... — Et de ma mère... Elle ne pouvait pas dire ce qui l'intéressait surtout, c'était la réponse à la lettre qu'elle avait envoyée au manoir de Kerdaniel.

— Un pauvre garçon qui n'a pas eu de chance, c'est M. Pierre. Il avait un si bel avenir devant lui! reprit Guirec qui continuait à suivre sa payse sur le trottoir, côte à côte, trop heureux d'être auprès d'elle un instant. — Un gamin, arrêté devant un magasin qu'on fermait, très occupé du travail de la devanture qui s'abaissait avec rapidité, aperçut l'ancien pêcheur en conversation avec Suzanne. — Un qui ne s'embête pas, fit-il en gonflant, et qui se rince l'œil avec du nanan! Guirec se mit à rire. — Il devenait Parisien et son apprentissage n'avait pas été long. — Il dit à sa jolie camarade: — Voilà un petit qui vous trouve à son goût, mam'selle Suzanne, comme tout le monde. — Et changeant de sujet: — Ça vous amuse donc, votre

machane, que vous allez quasiment tous les soirs pédaler avec la première?... — Vous savez?... — Oui. — Comment ça?... — Je vais vous dire... Je n'ai rien à faire, le magasin fermé, et je me promène de vos côtés... Oh! voulez-vous que j'aille?... Je ne connais personne... Alors je flâne et il arrive que je vous vois rentrer... rouge, tout en sueur... Et je pense que vous risquez d'attraper du mal, quel que plura... — Ne craignez rien... je suis solide... Guirec continua avec embarras: — Et puis il y a autre chose... — Quoi donc?... — Le soir, sur le tard, on peut faire de mauvaises rencontres... — Nous sommes deux!... — Ce n'est pas tout... Dans ces manèges il paraît qu'on rencontre, des fois, des particuliers qui ne valent pas cher... — Mademoiselle Alexandrine... — Oh! fit Guirec, en voilà une à qui je ne me ferais pas... C'est roué comme une potence!... — Elle est très complaisante... — Euh! pour flatter la patronne!... Mais si vous croyez qu'elle ait de l'amitié pour vous!... — Pourquoi pas?... — Et la jalousie?... — Oh! jalousie de moi?... Elle! — Dame!... — Soyez tranquille, Guirec,

«aussi opposé que possible» aux changements de garnison et qu'il n'en ordonnerait plus que «dans la limite du strict nécessaire».

Il a un moyen bien simple de montrer que sa conversion, toute fraîche, est sérieuse et sincère: c'est de rapporter, sans hésiter, une décision particulièrement malencontreuse qui n'est justifiable par rien, après son discours comme avant, et qui coûtera, au bas mot, quelque 200,000 fr. dont on pourrait certainement faire un emploi plus utile.

Une libéralité de la Ville.

Hier soir, la Commission du Budget de la ville a voté une somme de cinq cents dollars en faveur du Club de la Presse pour permettre à celui-ci de défrayer les dépenses que va lui occasionner la visite dans notre ville de la Ligue Nationale des Clubs de la Presse.

On sait les efforts auxquels se livrent dans le moment toutes nos organisations commerciales, industrielles et financières pour le relèvement de la Nouvelle-Orléans. On n'entend parler partout que de réunions d'hommes d'affaires; et les dames mêmes voulant bien prêter leur précieuse concours à l'initiative d'organisation pour mettre l'épaulé à la roue.

Jamais la ville n'aura dépensé plus judicieusement ses fonds; aussi félicitons-nous la Commission du Budget, présidée par M. C'abornae, de l'humanité et de l'empressement qu'elle a mis à aider le Club de la Presse en la circonstance.

THEATRES.

Théâtre St-Charles.

M. E. S. Willard, le fameux acteur anglais, vient de débiter, hier soir, dans la pièce intitulée «The Middleman», l'Intermédiaire, le Précedé d'une grande réputation qui avait traversé l'Atlantique, il devait avoir un grand succès; il l'a remporté, en effet, et plus complet que nous ne nous y attendions.

M. Willard a de très sérieuses qualités que nous analyserons plus tard; nous nous bornons, pour le moment à constater son succès, bien mérité à tous les points de vue.

Grand Opera House.

Nous sommes en plein carnaval: les spectateurs s'en ressentent un peu, beaucoup même. Ce n'est plus de la comédie proprement dite, ni du vaudeville; c'est de la farce—ce qui n'empêche pas nos salles d'être encombrées de spectateurs. «Gayest Manhattan» avait attiré un monde fou, dimanche soir, et il était bien difficile d'y trouver une place, même debout. Il en sera de même toute la semaine. Le Grand Opera House profite du carnaval. Tant mieux. Nous ne pouvons qu'en profiter nous-mêmes.

Académie de Musique.

«Comted in court» tel est le titre de la pièce, (comédie ou farce, peu importe) dont l'Académie de Musique vient de nous donner la première, avant-hier et que l'on a reproduite hier. On y rit beaucoup, la donnée est drôle et les plaisanteries y abondent, bonnes ou mauvaises, mais toujours amusantes.

Il y a là, surtout, une artiste, Marie Dressler, qui est à voir. Elle connaît les planches à fond, elle sait comment empoigner son public et elle en use et, parfois, en abuse. Nous en dirons autant de son principal partenaire, John Rice.

NOTS DE LA FIN.

Entre journalistes, à la sortie du Palais Bourbon: — En voilà une drôle de manière de légiférer! — Vous voulez dire de «légitiférer»?

Après que la séance avait été levée, un des députés qui se montraient les plus ardents pour qu'on la reprît était M. Toussaint, député de Paris: — Il faut rouvrir la séance, clamaient-ils; il faut la rouvrir! — Mais c'est Toussaint-la-Réouverture! s'écria un collègue.

Gaëtan, qui doit à Dieu et au diable, rentre d'un voyage de quelques jours. — Rien de nouveau? demande-t-il à son concubine. — Pardon, monsieur. — Qu'y a-t-il? — Il n'est pas venu de papier timbré.

Tôpin console un de ses amis, fort malade. — Tenez, moi qui vous parle, j'ai été un jour abandonné par les médecins... — Ils vous jugeaient perdu? — Non, non... ils ne voulaient pas revenir parce que je ne les payais pas!

— Non... D'abord, je vous dirai, Guirec, que j'attends des nouvelles... — Du pays?... — Bien sûr... — Elle ajouta vivement: — De nos amis de Landeven... du père Kergoz, un brave homme!... — Oui, oui... — Et de ma mère... Elle ne pouvait pas dire ce qui l'intéressait surtout, c'était la réponse à la lettre qu'elle avait envoyée au manoir de Kerdaniel.

— Un pauvre garçon qui n'a pas eu de chance, c'est M. Pierre. Il avait un si bel avenir devant lui! reprit Guirec qui continuait à suivre sa payse sur le trottoir, côte à côte, trop heureux d'être auprès d'elle un instant. — Un gamin, arrêté devant un magasin qu'on fermait, très occupé du travail de la devanture qui s'abaissait avec rapidité, aperçut l'ancien pêcheur en conversation avec Suzanne. — Un qui ne s'embête pas, fit-il en gonflant, et qui se rince l'œil avec du nanan! Guirec se mit à rire. — Il devenait Parisien et son apprentissage n'avait pas été long. — Il dit à sa jolie camarade: — Voilà un petit qui vous trouve à son goût, mam'selle Suzanne, comme tout le monde. — Et changeant de sujet: — Ça vous amuse donc, votre

machane, que vous allez quasiment tous les soirs pédaler avec la première?... — Vous savez?... — Oui. — Comment ça?... — Je vais vous dire... Je n'ai rien à faire, le magasin fermé, et je me promène de vos côtés... Oh! voulez-vous que j'aille?... Je ne connais personne... Alors je flâne et il arrive que je vous vois rentrer... rouge, tout en sueur... Et je pense que vous risquez d'attraper du mal, quel que plura... — Ne craignez rien... je suis solide... Guirec continua avec embarras: — Et puis il y a autre chose... — Quoi donc?... — Le soir, sur le tard, on peut faire de mauvaises rencontres... — Nous sommes deux!... — Ce n'est pas tout... Dans ces manèges il paraît qu'on rencontre, des fois, des particuliers qui ne valent pas cher... — Mademoiselle Alexandrine... — Oh! fit Guirec, en voilà une à qui je ne me ferais pas... C'est roué comme une potence!... — Elle est très complaisante... — Euh! pour flatter la patronne!... Mais si vous croyez qu'elle ait de l'amitié pour vous!... — Pourquoi pas?... — Et la jalousie?... — Oh! jalousie de moi?... Elle! — Dame!... — Soyez tranquille, Guirec,

«aussi opposé que possible» aux changements de garnison et qu'il n'en ordonnerait plus que «dans la limite du strict nécessaire».

Il a un moyen bien simple de montrer que sa conversion, toute fraîche, est sérieuse et sincère: c'est de rapporter, sans hésiter, une décision particulièrement malencontreuse qui n'est justifiable par rien, après son discours comme avant, et qui coûtera, au bas mot, quelque 200,000 fr. dont on pourrait certainement faire un emploi plus utile.

Une libéralité de la Ville.

Hier soir, la Commission du Budget de la ville a voté une somme de cinq cents dollars en faveur du Club de la Presse pour permettre à celui-ci de défrayer les dépenses que va lui occasionner la visite dans notre ville de la Ligue Nationale des Clubs de la Presse.

On sait les efforts auxquels se livrent dans le moment toutes nos organisations commerciales, industrielles et financières pour le relèvement de la Nouvelle-Orléans. On n'entend parler partout que de réunions d'hommes d'affaires; et les dames mêmes voulant bien prêter leur précieuse concours à l'initiative d'organisation pour mettre l'épaulé à la roue.

Jamais la ville n'aura dépensé plus judicieusement ses fonds; aussi félicitons-nous la Commission du Budget, présidée par M. C'abornae, de l'humanité et de l'empressement qu'elle a mis à aider le Club de la Presse en la circonstance.

THEATRES.

Théâtre St-Charles.

M. E. S. Willard, le fameux acteur anglais, vient de débiter, hier soir, dans la pièce intitulée «The Middleman», l'Intermédiaire, le Précedé d'une grande réputation qui avait traversé l'Atlantique, il devait avoir un grand succès; il l'a remporté, en effet, et plus complet que nous ne nous y attendions.

M. Willard a de très sérieuses qualités que nous analyserons plus tard; nous nous bornons, pour le moment à constater son succès, bien mérité à tous les points de vue.

Grand Opera House.

Nous sommes en plein carnaval: les spectateurs s'en ressentent un peu, beaucoup même. Ce n'est plus de la comédie proprement dite, ni du vaudeville; c'est de la farce—ce qui n'empêche pas nos salles d'être encombrées de spectateurs. «Gayest Manhattan» avait attiré un monde fou, dimanche soir, et il était bien difficile d'y trouver une place, même debout. Il en sera de même toute la semaine. Le Grand Opera House profite du carnaval. Tant mieux. Nous ne pouvons qu'en profiter nous-mêmes.

Académie de Musique.

«Comted in court» tel est le titre de la pièce, (comédie ou farce, peu importe) dont l'Académie de Musique vient de nous donner la première, avant-hier et que l'on a reproduite hier. On y rit beaucoup, la donnée est drôle et les plaisanteries y abondent, bonnes ou mauvaises, mais toujours amusantes.

Il y a là, surtout, une artiste, Marie Dressler, qui est à voir. Elle connaît les planches à fond, elle sait comment empoigner son public et elle en use et, parfois, en abuse. Nous en dirons autant de son principal partenaire, John Rice.

NOTS DE LA FIN.

Entre journalistes, à la sortie du Palais Bourbon: — En voilà une drôle de manière de légiférer! — Vous voulez dire de «légitiférer»?

Après que la séance avait été levée, un des députés qui se montraient les plus ardents pour qu'on la reprît était M. Toussaint, député de Paris: — Il faut rouvrir la séance, clamaient-ils; il faut la rouvrir! — Mais c'est Toussaint-la-Réouverture! s'écria un collègue.

Gaëtan, qui doit à Dieu et au diable, rentre d'un voyage de quelques jours. — Rien de nouveau? demande-t-il à son concubine. — Pardon, monsieur. — Qu'y a-t-il? — Il n'est pas venu de papier timbré.